

1763  
204

1763-25x4112

Louis Madelin  
le règne de la vertu : la dictature de Robespierre

Revue des Deux Mondes  
1911. I.

П 63  
204

УНИВ. БИБЛИОТЕКА  
Р. И. Бр. 11266

# LE RÈGNE DE LA VERTU

## LA DICTATURE DE ROBESPIERRE



Le 16 germinal an II, Jacques Danton montait à l'échafaud avec ses « complices ; » le 4 du même mois, Jacques Hébert et sa « bande » avaient péri. Seuls, depuis le lamentable effondrement des Girondins, Hébert et Danton génaient, à des degrés divers, l'omnipotence de Robespierre. Leur sang semblait donc pour longtemps cimenter le pouvoir de Maximilien et je peux dire son sacerdoce ; ce sang impur n'était-il pas offert en holocauste à l'Être Suprême, trop longtemps offensé par l'*athéisme* et l'*immoralité* de ces *scélérats* ?

Les « victoires » du 4 au 16 germinal, ne nous y trompons point, ne sont pas seulement celles d'un homme, ni même d'une politique : voyons-y le passager triomphe d'une secte religieuse. Désormais la « Vertu » l'emporte et, avec elle, Dieu ressuscite. Jusqu'au 9 thermidor, quatre mois durant, la France va connaître le gouvernement le plus singulier et d'ailleurs le plus effroyable, celui qui fera rouler des têtes au nom d'une mission divine.

Certes, depuis plus de huit mois, Robespierre semblait l'homme le plus puissant du pays. Après avoir, avec l'appui de

Danton, précipité les Girondins du pouvoir, il avait, le 10 juillet 1793, fait éliminer Danton du Comité de Salut public où un instant celui-ci avait paru régner; Maximilien y avait prudemment, — c'était sa façon, — fait entrer ses amis, puis le 27 juillet, la majorité lui étant assurée, s'y était fait élire. Et depuis lors, il semblait, de cette célèbre salle verte du Pavillon de Flore, où besognait le terrible Comité, dominer la Convention et le pays.

Il s'en fallait cependant qu'avant le printemps de 1794, il pût tout diriger. Il avait dû assister presque impuissant aux « intrigues des factions » et presque à leur triomphe. Plusieurs fois, la Convention avait failli faire rentrer Danton au Comité et sa *faction d'indulgens*; par ailleurs, Maximilien avait dû, la rage au cœur, accepter cet opprobre : le triomphe momentané de la *faction des exagérés*, ces Hébertistes transgressant les dogmes qui lui étaient chers et froissant ses sentimens les plus intimes. Enfin, des provinces où ils desservaient sa politique, les proconsuls l'avaient presque bravé, des « pourris » par surcroît, que son incorruptibilité vomissait et que soutenaient les « factions » de Paris.

Le « règne de la Vertu » ne s'établit donc pas en un jour et il importe de voir de quelle réaction la redoutable dictature parut le fruit : l'Église robespierriste avait été militante et même souffrante, avant d'être, pour une heure, triomphante.

Église ! Le mot s'impose à nous, mais il avait déjà cours. Son chef et ses apôtres suffirent à marquer d'un caractère vraiment sacerdotal cette singulière confrérie.

Interrogeait-on sur Robespierre un des séides qui l'entouraient, il répondait : *Maximilien est l'homme de la vertu.*

Il était l'homme de la vertu : probe, chaste, moral, il avait, de l'aveu de Danton, étonné, « peur de l'argent; » il avait plus peur encore de la femme, et, en ayant la peur, il en avait la haine. Cette phobie était avérée : si, en décembre 1793, une « patriote » pourtant pure, Émilie Laroche, plaide près de lui la cause de Héroult de Séchelles, on écrit : « Il n'y fera pas attention : c'est d'une femme. » Bien au contraire, telle intervention suffirait à perdre le bel Héroult, spécialement haï parce que lui, au contraire, pratique la femme. On dira de Maximilien qu'il est « un prêtre : » par certains côtés il semble plus : quelque



moine fanatique persuadé que la femme est « la bête de perdition » destinée à dégrader l'homme et à le faire tomber : il n'a ni épouse ni maîtresse ; il méprise qui se laisse conduire par la maîtresse ou l'épouse : Danton, Hébert, Desmoulin, Tallien, Barras, Fréron encourent à bien des titres sa rancune, mais il déteste spécialement en eux des hommes « avilis » que conduisent des femmes. M<sup>me</sup> Roland l'a littéralement exaspéré : nul n'a plus contribué que lui à mener à l'échafaud l'héroïque Manon. C'est lui qui, d'ailleurs, y jettera Lucile Desmoulin qui l'a longtemps cru son ami, et la « veuve Hébert, » après la « veuve Capet. » Et c'est lui encore qui, à la veille de Thermidor, y acheminera, avec une sorte de joie cruelle, cette belle fille de Thérédia Cabarrus, la maîtresse de Tallien. Si, de sa prison, elle réclame moins de gêne : « Qu'on lui donne un miroir, » ricanera-t-il. Et on sent passer, dans cette raillerie, la haine de cette beauté féminine qui a stupidement ensorcelé Tallien, hier « pur. » Il n'est pas jusqu'à sa sœur Charlotte qu'il n'ait, d'une main froide, écartée de sa vie. Pour la première fois, ce pays de France, sentimental et rieur, est gouverné par un ennemi de la femme et du rire.

Il n'est pas laid cependant, ce Maximilien : les demoiselles Duplay, dont il est l'hôte, le trouvent charmant et le lui font bien voir ; la citoyenne Jullien dont, à la vérité, les lettres sont celles d'une fanatique du prophète, lui trouve « les traits doux ; » et, de fait, aucun portrait ne révèle « la figure de chat » dont parle aigrement Buzot. Son portrait par Danloux nous présente un jeune homme élégant, à la taille mince, aux traits à la vérité un peu forts, le nez et les lèvres trop larges, mais, en dernière analyse, de physionomie fort peu antipathique. Les yeux, sans doute, clignotaient derrière des besicles bleues ; c'était, disait-on, pour ne se point laisser pénétrer : au demeurant, d'une correction parfaite, les cheveux frisés, poudrés, les joues toujours soigneusement rasées, le petit corps maigre bien pris dans une redingote bleue ou marron qu'il porte sur la veste de casimir, chemise brodée à jabots, manchettes toujours blanches, ce sans-culotte se culotte de soie, trop fier pour sacrifier au débraillement républicain. Jusqu'au bout, les effets resteront sans taches, jusqu'au bout, c'est-à-dire jusqu'à cette horrible matinée du 10 thermidor où il viendra s'échouer, éclaboussé de sang et d'ordure, en lambeaux, sur la table du Comité de Salut public,

en attendant l'échafaud : « habit de drap de Silésie taché de sang, » lit-on dans l'inventaire du greffe. Sa chambre aux rideaux bleus, son cabinet, où il peine cependant (car sa littérature sent l'huile), sont toujours bien rangés, — remplis d'ailleurs (plusieurs témoins signalent ce trait) de ses portraits et de ses bustes : on y voit Maximilien « sous toutes les formes. »

Le trait est à retenir. Maximilien est avant tout personnel. Nul n'a porté plus haut l'orgueil d'être soi. « Vertueux, » il a reçu du Très-Haut mission de faire régner la vertu. Infortune affreuse, voici la France aux mains d'un de ces terribles missionnaires qui sévissent de temps à autre pour écraser « les impies » et les « corrompus, » les « Amalécites, » disait Cromwell, bref les « non-conformistes. » Ce sont les pires tyrans. A une mission surnaturelle la nature même doit être sacrifiée : Robespierre lui sacrifiera tout, et d'abord l'amitié, la reconnaissance, la tendresse. De Camille Desmoulins, son vieux camarade de Louis-le-Grand, à la petite Lucile au mariage de laquelle il a servi de témoin; de Brissot, avec lequel il a probablement grossoyé chez le procureur, à Danton dont il sait fort bien qu'il fut un loyal compagnon de lutttes, il n'hésitera jamais à jeter un ami sous le couperet. Sa sœur put penser qu'il l'y voulait envoyer. Au fond, il n'aimait personne, parce qu'il se vénérait.

« Être atroce qui ment à sa conscience, » a écrit de lui la vindicative Manon Roland. Non ! Il obéit, au contraire, à sa conscience; pénétrée de sa mission, cette conscience lui commandera la calomnie (contre les Girondins notamment) et jusqu'au faux (s'il s'agit de perdre un Héroult de Séchelles contre lequel il forge une pièce) : c'est qu'il ne s'agit point aux yeux de Maximilien de frapper un ennemi personnel : son ennemi est « l'ennemi de la vertu. »

D'ailleurs, aucun doute : s'il incarne la vertu, il tient la vérité. D'où une sorte de sérénité : celle d'un prêtre infailible : le caractère frappe, dès 1792, qui l'approche. « Robespierre est un prêtre, » a-t-on écrit alors (probablement le mot est-il de Condorcet) : un prêtre et presque un prophète du nouveau Millénaire. « Il y avait en cet homme-là du Mahomet et du Cromwell, » dit un conventionnel. Du pontife il a l'impassibilité. Certes, il n'est pas immuable, étant, ainsi que l'écrivait récemment un excellent historien, M. Saguac, « grand opportuniste ; » il n'est

pas immuable dans ses attitudes, mais il l'est, au fond, dans l'idée maîtresse de sa vie. Il y croit sincèrement, et sa force est dans sa sincérité. Il n'est pas l'« hypocrite raffiné » que Bossuet a flétri en Olivier Cromwell. Se tenant pour l'homme de la Liberté, de la République, de la Révolution, il estime en toute candeur que quiconque lui fait obstacle est l'ennemi de la Révolution, de la République et de la Liberté. Or lui fait obstacle quiconque excite sa « bilieuse jalousie : » qui a plus de talent et de succès, plus d'audace et plus d'entregent, lui porte nécessairement ombrage. Sa jalousie inquiète multiplie ses ennemis : ce sont ceux de la Patrie. Celui qui n'est pas avec lui est contre elle.

Le prophète proclame des dogmes. Tout d'abord, *la Terreur soutenant la Vertu et la Vertu justifiant la Terreur*. Le 25 décembre, le dogme fondamental a été proclamé par le pontife infaillible. « *Le ressort du gouvernement populaire dans la paix est la Vertu; en révolution, il est à la fois la Vertu et la Terreur.* » Certes, il n'a inventé ni le système ni le mot. Dès le 5 septembre, « les sections de Paris » sont venues demander qu'on « plaçât la Terreur à l'ordre du jour » et, depuis l'été de 1793, Fouquier-Tinville expédie à Sanson « gros et petit gibier. » Ce n'est cependant que du jour où la doctrine a été proclamée par *l'Incorruptible* sainte, pure et indiscutable, que « l'activité du tribunal » a redoublé. Alors commencent les belles fournées de l'hiver de l'an II qui deviendront « magnifiques » une fois les *Indulgens* supprimés en germinal (155 victimes en germinal, 354 en floréal), et formidables, quand la loi de Prairial, qu'on peut appeler la loi Couthon-Robespierre, permettra à l'accusateur public d'envoyer, en quarante-sept jours, 1366 « cliens » au « rasoir national. »

Il serait injuste de faire de cet homme le bouc émissaire de la Terreur. Des proconsuls qu'il n'aimait pas, Carrier, Lequinio, Tallien, Barras, Fréron, Fouché, Collot d'Herbois, Javogue, Le Bon, Schneider, faisaient à Nantes, Lorient, Bordeaux, Toulon, Marseille, Lyon, Arras, Strasbourg, tomber des têtes avant que Paris connût « les belles fournées d'aristocrates. » Mais s'il parut un jour les blâmer, c'est moins d'avoir terrorisé, que d'avoir terrorisé « sans vertu. »



De toutes parts, le monde infâme que la Terreur exaltait jusqu'à la démence avait les yeux fixés sur lui avec une sorte de gratitude. Tyranneaux subalternes et délateurs immondes l'adoraient parce qu'il leur avait appris que, forgeant des fers et répandant le sang, ils servaient « la Loi, » « la Patrie, » la Vertu » surtout. « Quelles délices tu aurais goûtées, a écrit un de ces misérables, Achard (de Lyon où l'on mitraille) : quelles délices tu aurais goûtées, si tu eusses vu, avant-hier, cette justice nationale de 209 scélérats ! » et la lettre adressée à un ami du « grand patriote » se termine par : « *Le bonjour à Robespierre.* » Ils l'adorent tous.

C'est que Robespierre a proclamé ces mouchards, ces geôliers et ces bourreaux, les « hommes de la Vertu. »

Deux autres dogmes cependant seront proclamés *ex cathedra* : la croyance à l'Être Suprême, sanction de la vertu, satisfaction donnée aux « âmes pures » et aux élans vers le ciel du *Vicaire savoyard*, et, par ailleurs, le respect de la propriété sacrosainte, fondement de l'État et de la République ; car, s'il a pu, à certaines heures, paraître mériter, par des concessions purement verbales, les félicitations de la *Société des indigens*, Maximilien restera, de 1789 à 1794, socialement parlant, un conservateur.

Déiste et conservateur, il l'est avec le même dogmatisme que moraliste et terroriste, c'est-à-dire qu'il se sent une sorte de haine contre les *non-conformistes* en matière sociale et religieuse comme en matière politique. « Mauvais citoyen, » certes, celui qui prêche « l'indulgence » ou qui, sans vertu, pratique la terreur, mais « mauvais citoyen » aussi qui nie l'existence de l'Être Suprême et « mauvais citoyen » qui ose prêcher le partage des terres. Telles dispositions lui font apercevoir un monde de « scélérats. » Dans ce pays où, s'est-il écrié en janvier 1793, « la vertu est en minorité ; » mais plus précisément dans cette Convention où Danton et Hébert ont tant d'amis, que peu d'élus au regard de tant de réprouvés ! Sa sombreur s'en augmente. Son maître Rousseau dont il commente le soir, aux enfans du menuisier Duplay, l'œuvre immortelle, « comme un curé de village, dit Barras, explique l'Évangile à ses paroissiens, » entend que les non-conformistes soient chassés de la Cité. Le prophète appliquera la doctrine du Dieu, mais de terrible manière ; ce n'est point seulement hors de la Cité que seront jetés ces scélérats,

mais sous le couteau. Au fond ces « scélérats » sont des hérétiques, car Robespierre, comme Torquemada, est, suivant le mot ironique de M. Aulard, « le maître de la vérité. »

« La vertu a toujours été en minorité ! » Robespierre ne compte que sur quelques amis, surtout à la Convention : Couthon, Saint-Just, Le Bas. Ce sont les séides de ce Mahomet, les émirs du Prophète.

Couthon plaît à Maximilien par son spiritualisme : lui a non seulement lu le *Vicaire savoyard*, mais il l'a paraphrasé. Ce n'est pas sans quelque regret que le représentant du Puy-de-Dôme a vu disparaître « messieurs les curés » dont, à la fin de 1791, il louait encore « le zèle et la délicatesse ; » il a toujours protesté que, loin de travailler contre « la religion de nos pères, » les députés travaillaient pour elle « par le rétablissement des mœurs. » Car s'il est religieux, il l'est avec ce puritanisme qui est vraiment la marque du groupe : ce malheureux Couthon, à dire vrai, a peut-être moins de mérite qu'un autre à être de mœurs pures, infortuné qui s'avoue cousu de maux, geint en toutes ses lettres sur son sang avarié et ses jambes recroquevillées, et ne quitte sa voiturette de cul-de-jatte que pour se faire porter à la tribune. A la veille de Thermidor, c'est lui qui, fort de ses bonnes mœurs, dénoncera avec âpreté « les hommes impurs qui cherchent à corrompre la morale publique sur le tombeau des mœurs et de la vertu. » Mais dès 1793, il a admis que « la religion était l'appui des bonnes mœurs, » et si, à l'automne de cette année-là, il a supprimé le culte catholique, c'est avec les considérans d'un puritain d'Écosse abolissant le presbytérianisme après le papisme : car louant « l'architecte » qui « maintient l'harmonie dans la nature » et dont nous sommes « les enfans, » il affirme n'avoir « détruit la religion des prêtres » que pour instaurer « la religion de Dieu. » Ce « Dieu de vérité » qu'il salue du haut de la tribune, il trouve sa main partout. Nul orateur « clérical » n'a aussi souvent fait appel au Très-Haut et discerné sa dextre : c'est le Très-Haut qui « servant mieux la Révolution que les hommes » a « rappelé » Léopold d'Autriche, ennemi de la France ; et c'est Lui qui, inondant de soleil la fête de la Victoire en 1794, a marqué



sa prédilection aux républicains, en « ouvrant pour la première fois depuis longtemps son œil bienfaisant. »

Personne n'a, plus que ce singulier Jacobin, entretenu Robespierre dans cette sorte de mysticisme déiste que le groupe imposera, nous le verrons, aux agens subalternes à l'heure des passagers triomphes. Personne aussi ne contribue plus à donner à cette religion un caractère sombre et terrifiant. L'infirme qu'aigrit son malheur et auquel ses maux font pousser parfois en pleine assemblée des cris de douleur, ne saurait être un souriant apôtre. Dans ses lettres nous le trouvons hanté jusqu'au délire par la crainte des éternels conspirateurs : « Le nombre des complices est immense... Patience, ajoute-t-il, nous saurons délivrer la République de tous ses ennemis. »

Le vrai séide n'est cependant point Couthon, c'est Saint-Just, qu'on appellerait l'enfant de chœur de cette église (il a vingt-cinq ans en 1794), s'il n'était fort supérieur à Robespierre en intelligence et en talent. « Esprit de feu, cœur de glace, » le mot est de Barère et paraît exact. Ce joli garçon, dont Greuze a laissé un charmant portrait, est « un terrible adolescent. » Les Robespierristes eux-mêmes en gardaient un souvenir terrifiant. « Son enthousiasme résultait d'une *certitude mathématique*, écrit l'un d'eux, Levasseur de la Sarthe... Pour fonder la République qu'il avait rêvée, *il aurait donné sa tête, mais aussi cent mille têtes d'hommes avec la sienne.* » L'ex-conventionnel Baudot nous le peint, vibrant et coupant, « ne parlant que par sentences. » Orgueilleux jusqu'au miracle, il « portait sa tête comme un Saint-Sacrement : » ne riant qu'ironiquement, il rebutait et alarmait. Audacieux et inflexible, il dépassait Robespierre, — s'il était possible, — en dogmatisme. Nouveau venu à la « vertu » (il avait, dans sa prime jeunesse, composé un poème érotique et commis plus d'une peccadille), il savait parler de la morale mieux qu'homme du monde. « Voyant des criminels dans tous les dissidens, » dit un conventionnel, il flattait l'idée favorite de Robespierre. Il avait épaulé celui-ci, mais le poussait : moins « légaliste » que Maximilien, il était l'agent des exécutions, « le chevalier porte-glaive, » dit M. Claretie. Il eût renié le Maître, si celui-ci avait faibli.

Quant à Le Bas, son fanatisme a quelque chose d'émouvant. Aveugle lorsqu'il s'agissait de Robespierre, ce jeune Le Bas livre, dans ses lettres à Elisabeth Duplay, sa fiancée, puis sa femme,

une âme ingénue : pour servir le Maître, il sacrifie tout, s'arrache en soupirant de son idylle, mais sans hésiter, et, après lui avoir voué sa vie, se vouera pour lui à la mort, sachant que tous, là-bas chez les Duplay, l'approuveront, la jeune femme, la belle-sœur, le papa et la maman Duplay. Vraiment les seuls prophètes trouvent de tels serviteurs et les grands égoïstes de tels amis.

## II

Le reste du monde politique, Robespierre l'avait en méfiance, surtout en cet hiver de 1793-1794 où la Convention semblait encore subir l'influence de Danton tantôt, et tantôt de l'Hôtel de Ville hébertiste. En somme, tout ce monde lui paraissait tenir en échec la Vertu.

Grand réaliste en face de cet idéaliste presque mystique, brutal, violent, mais parfois généreux, impulsif, autant que l'autre était calculateur, Danton est l'antithèse de Robespierre. Capable de folles colères suivies de prompts retours, d'actes de prodigieuse énergie et d'inexplicables nonchalances, c'était pour Maximilien un adversaire redoutable, mais dont la cuirasse de bronze présentait vingt défauts. Robespierre le tenait pour improbe. Avait-il tort ou raison ? Danton peut-être ne tripota pas, mais couvrit plus d'un tripotage. En cette âme tumultueuse et trouble on découvre, pêle-mêle, dans une lave incandescente des métaux précieux et d'horribles scories. Assurément, on volait autour de lui et l'on jouissait. Lui, truculent, ardent, aimant la femme, — plus particulièrement la sienne, les siennes, car il en eut deux qu'il adora follement, — se plaisant à la ripaille, vrai personnage de Shakspeare, fanfaron de vices et parfois de crimes, paraissait assurément s'éloigner fort de « l'homme de la Vertu. » Il plaisantait d'ailleurs ceux que son ami Chabot (celui-là un vrai voleur) appelait « les catonistes, » et toute cette famille Duplay où prêchait Robespierre, un sot qui fanatisait ces belles filles au lieu de les aimer et transformait en Spartiates et en Romaines ces petites Parisiennes : « Cornélie Copeau, » disait-il en riant de la fille du menuisier, platonique et grave amoureuse.

Au fond, c'étaient ces railleries que Robespierre ne pardonnait pas, et moins encore le génie de ce Danton qui vraiment, à

nos yeux, domine de cent coudées l'étroit politicien. Mais il affectait d'être avant tout scandalisé des « mœurs » de son adversaire : un « scélérat, » dira Couthon, qui pratiquait un « système d'immoralité, d'athéisme et de corruption, » et particulièrement avait affirmé — abominable chose, — qu'après la mort, l'homme rentrait dans « le néant. »

En fait Danton paraît bien avoir été athée, sans d'ailleurs avoir jamais voulu ériger en doctrine un sentiment tout personnel. Libre penseur, il n'était pas fanatique. Les prêtres ne l'occupaient pas : il en avait laissé massacrer une centaine aux Carmes sans remords, mais quand, en pleine Terreur, sa fiancée (bonne catholique) avait entendu faire bénir leur union par un « réfractaire, » il y avait consenti. Il n'était point pour une Église d'État, pas plus la constitutionnelle que la catholique, et pas plus le culte de la Raison que celui de l'Être Suprême. Il pensait que chacun devait vivre à sa guise et, Robespierre étant partisan de l'école obligatoire (pour ne citer qu'un trait), Danton la voulait libre. Mais cette facilité de doctrine même, Robespierre la tenait pour immorale. En toute sincérité, il tenait pour un médiocre républicain ce Danton, dix fois plus « libre penseur » que lui.

D'autre part, depuis quelques mois, en cet hiver de l'an II, — ce terrible Danton encourait à d'autres titres l'excommunication majeure. Ne voulait-il point qu'on mit fin à la Terreur, lui l'homme qui avait presque assumé la responsabilité des massacres de Septembre? Ce dessein était connu. Au scandale des purs, Danton prônait « l'indulgence. » Lorsque, après la condamnation des Girondins, Camille Desmoulins était venu, en pleurs, se jeter dans ses bras, criant : « C'est moi qui les tue ! » Danton avait pleuré avec lui, et, un soir, passant sur le Pont-Neuf, il avait, dans une sorte d'hallucination, montré à Camille la Seine qu'éclairait le soleil couchant : « Regarde : la Seine coule du sang. Ah ! c'est trop de sang versé. Allons, reprends ta plume et demande qu'on soit clément. » Desmoulins l'avait entendu. Lui aussi avait autrefois allumé les incendies ; mais, depuis des mois, il restait consterné du désastre : « Ce pauvre Camille, » avait écrit de lui le puissant Mirabeau. Il restait « ce pauvre Camille, » enfant terrible, journaliste d'élan, ne calculant rien, âpre folliculaire en 1789, dont un charmant mariage avait adouci l'âme ulcérée, en le dotant d'ailleurs de



quelques rentes. Danton ayant parlé, Camille avait lancé son terrible *Vieux Cordelier* qui prenait à la gorge le *Père Duchesne*, organe ignoble de l'Extrême Terreur, en attendant qu'il flétrit, avec la basse délation et la terreur sanglante, toute la clientèle de Robespierre.

Robespierre avait cependant, lors de l'apparition du *Vieux Cordelier*, détourné pour un instant de la tête de Desmoulins les foudres des Jacobins. C'est qu'il lui plaisait que les amis de Danton éventrassent ceux d'Hébert. Il les voulait tous détruire : le *Père Duchesne* jeté par terre, on tordrait le cou au *Vieux Cordelier*. Le *Père Duchesne*, en effet, c'était Hébert, c'était Chaumette, c'était leur Commune « exagérée, » c'était le communisme et l'athéisme affichés et un instant triomphants.

La Commune de Paris, sous l'inspiration d'Hébert et de Chaumette, semblait en effet, — sur le terrain social et religieux, — résolue à consommer ce que leur ami, le citoyen Fouché de Nantes appelait dans ses proclamations de proconsul, à Moulins et Nevers, puis à Lyon, « la Révolution intégrale. »

C'est en effet Fouché, futur millionnaire, qui, en Nivernais et en Bourbonnais, avait, dès l'été de 1793, pris une attitude si démagogique qu'elle avait déconcerté l'Église orthodoxe que présidait Maximilien, mais fort exalté l'Hôtel de Ville de Paris. Le futur duc d'Otrante avait, en ces riches provinces du Centre, prêché « la revision des fortunes, » « la guerre au négociantisme, » « le partage des fruits de la terre, » « l'obligation pour la République d'occuper le travailleur, » tout cela pour faire triompher la formule maratiste : « La richesse et la pauvreté doivent également disparaître du régime de l'égalité. »

Chaumette, fort lié avec Fouché, l'avait poussé, puis suivi. La Commune avait félicité le proconsul et était entrée dans ses voies : il fallait « inviter la nation à s'emparer de tout le commerce, de toutes les manufactures et à faire travailler pour son compte. » Hébert soutenait fort cette doctrine : si Chaumette était le théoricien de l'Hôtel de Ville, lui était le maître, puissant surtout par son terrible *Père Duchesne*, la feuille la plus répandue de Paris. On entendait convertir Robespierre à l'idée de « faire disparaître, lui écrivait-on, l'aristocratie mercantile. » Mais derrière le mot de révolution intégrale, Maximilien lisait

le mot de révolution sociale. Rien ne pouvait plus froisser ses persistans principes de bourgeois conservateur que ces théories extrêmes : elles ne venaient pas de lui et cela eût suffi à les lui faire détester. Il regardait avec une irritation croissante les Hébert, les Chaumette, les Fouché favoriser la révolution communiste et y conquérir, chose grave, une partie de sa clientèle à lui.

Par surcroît, un autre mouvement, parti des mêmes milieux, l'offusquait jusqu'au scandale. On entreprenait la *déchristianisation* par le triomphe de la Raison. Et tel fait doit nous retenir un instant, car ce mouvement suivi d'une réaction violente permet de saisir le caractère exact de la lutte qui va s'engager, presque exclusivement religieuse.

Dès l'abord, — et c'est ce qui explique ces essais de culte, — la Révolution avait été marquée d'une indéniable tendance à s'ériger en religion; 1789 est, somme toute, le point de départ d'une crise de mysticisme civique. MM. Tiersot et Mathiez, l'un étudiant plus spécialement les rites et l'autre la doctrine, ont parfaitement démontré à quel point, dès les premières heures, le Verbe s'était fait religieux, et rien ne serait plus intéressant que de résumer ici leurs édifiantes études : évolution des cultes et des dogmes, extension et transformation des fêtes où les Meul et les Gossec mêlent une sorte de musique sacrée au son du canon et aux hymnes patriotiques.

L'organisation de l'Église constitutionnelle, « l'Église tricolore, » avait été un autre essai pour créer un culte révolutionnaire sans se détacher de ce que Couthon appelait encore en 1791 « la religion de nos pères. » Cet essai, on le sait, échouait lamentablement en 1794. L'Église artificielle, imposée par la Constitution civile, se dissolvait; des prêtres jureurs avaient rallié le « papisme, » et d'autres avaient achevé leur évolution en se défroquant; Grégoire soutenait avec peine les ruines branlantes du sanctuaire « tricolore. »

L'entrepreneuse Commune de Paris hâta cette dissolution. De l'Hôtel de Ville, on méditait d'organiser, sur les débris de toutes les religions déistes, le culte païen de la Raison ou de la Liberté.

A cette entreprise Hébert prêtait son nom : le vrai instigateur

fut pourtant bien Chaumette. C'était un aventurier que ses mœurs, — si j'en crois les gens bien informés, — eussent de nos jours conduit en cour d'assises (à huis clos). Lui aussi parlait de « la vertu, » mais il pratiquait le vice rare. Anaxagoras Chaumette se fût ici sans doute recommandé des philosophes grecs : comme eux, par ailleurs, il entendait déloger les dieux. Il fallait entre autres évincer le Christ. On commença à Paris par décrocher des clochers « les breloques du Père Éternel » dont on entendit faire des canons et des sous ; puis on parla d'abattre les clochers eux-mêmes, qui, « par leur domination sur les autres édifices, semblaient, écrivait-on à l'Hôtel de Ville, contrarier les principes de l'Égalité. » Le théâtre se mit à ridiculiser l'ancienne religion dans le *Tombeau des Imposteurs* et l'*Inauguration du temple de la Vérité* où une grand'messe était, sur la scène, chantée en parodie.

La Convention ne sembla pas tout d'abord portée à favoriser cette campagne. C'étaient cependant certains de ses membres qui avaient, les premiers, en province, tenté de substituer, dès l'automne de 1793, au culte chrétien le culte civique : Dumont à Abbeville, Fouché à Nevers, Laignelot à Rochefort, et bien d'autres. Sous l'inspiration de Chaumette, venu à Nevers, Fouché avait, par un célèbre arrêté, aboli le ciel, le purgatoire et l'enfer, en proclamant la mort « sommeil éternel. »

Le mouvement se généralisa : on se mit à brûler un peu partout « les vierges à miracles » et à raffer « l'argenterie des églises. » Entre les mains de Fouché l'évêque de l'Allier abjura ; Gobel, évêque de Paris, allait l'imiter. Il y eut des détails grotesques : tel converti se lava la tête en plein club pour « se débaptiser » et, solennellement, Bechonnet, ci-devant prêtre, divorça publiquement d'avec son bréviaire.

Encouragée, la Commune pesait sur la Convention où, appuyé par Robespierre et même par Danton, l'évêque Grégoire résistait très courageusement à la poussée. Mais les « hébertistes » de l'Assemblée faisait rage, gens dont Grégoire affirme qu'ils lui amenaient leurs femmes à confesse et leurs enfans à baptiser, mais publiquement « blasphémaient contre la révélation. »

Fouché envoyait des caisses de calices et de crucifix qu'on débailait devant la tribune. Cette opération grisait d'iconoclasie l'Assemblée. Lorsque, après un de ces « inventaires, » Gobel,



traîné par Chaumette à la barre de l'Assemblée, s'y fût venu défroquer, la Convention, un instant conquise, céda. Le président, félicitant l'ex-évêque de Paris, déclara que l'Être suprême « ne voulait pas de culte que celui de la Raison... et que ce serait désormais la religion nationale. »

Chaumette incontinent fit décider par la Commune que, « pour célébrer le triomphe que la Raison avait, dans cette séance, remporté sur les préjugés de dix-huit siècles, » on célébrerait, le 20 brumaire, une cérémonie civique « devant l'image de cette divinité, dans l'édifice ci-devant église métropolitaine. »

On a maintes fois décrit cette célèbre fête et comment une *Liberté*, empruntée à l'Opéra, siégea sur l'autel de la Raison. La Convention s'étant, sous prétexte de travail, refusée à assister à la fête, un cortège (extrêmement mêlé) amena la déesse aux Tuileries, et, en sa gracieuse présence, força l'Assemblée à décréter que Notre-Dame deviendrait à jamais *Temple de la Raison*. Bientôt *Libertés* et *Raisons* pullulèrent à Paris et dans les départemens; vierges folles tropsouvent (à côté de quelques « déesses » dont le nom étonne) : si l'une de ces *Libertés* portait sur son front une banderole ornée de ces mots : « Ne me tournez pas en licence, » le conseil n'eût été presque nulle part superflu, car partout s'organisaient de répugnantes saturnales.

Tout cela froissait Robespierre. Lorsque, dès frimaire an II, un de ses hommes, Payan, dénonçait « ces déesses plus avilies que celles de la Fable, » il applaudissait au propos. Collot d'Herbois lui-même, sermonné au Comité, flétrissait « cette Raison postiche qui courait les rues avec les conspirateurs (les Hébertistes déjà menacés) et terminait avec eux leurs prétendues fêtes dans de licencieuses orgies. » Couthon, à la fête de la Victoire, tint des propos fort déistes. Enfin Maximilien lui-même prononçait le 1<sup>er</sup> frimaire au club ce discours célèbre où il proclamait « toute populaire... l'idée d'un grand Être qui veille sur l'innocence opprimée et qui punit le crime triomphant ; » le 16, il faisait condamner par la Convention « les extravagances du philosophisme. » « Si Dieu n'existait pas, il faudrait l'inventer, » avait-il, entre autres propos, affirmé péremptoirement.

Brusquement, le culte de la Raison oscilla sur ses autels. A Paris, Chaumette et Hébert étaient menacés et dans les départemens où quelques *Raisons*, fort prudemment, regagnaient, qui les coulisses du théâtre, qui le foyer familial, les proconsuls

« athéistes » se sentirent en détresse. Robespierre avait résolu de les faire rappeler, ces misérables et indignes satrapes qui, non contents de pratiquer des « mœurs » contraires à la vertu, expulsaient de son presbytère jusqu'au vicaire savoyard.

Pour les abattre plus sûrement, il fallait abattre leurs protecteurs de Paris, ces « conspirateurs, » ces « scélérats » qui, écrivait Couthon, « adoptaient le système absurde et désespérant du néant : » Danton et ses hommes, Hébert et ses complices.

Comment Robespierre les abattit dans les journées de Germinal, nous n'avons pas à le raconter ici. Remarquons seulement que le double procès eut un caractère nettement « moral. » Contre les Hébertistes, il fut vraiment impossible d'articuler un grief sérieux, sauf celui d'avoir eu de mauvaises mœurs ou d'avoir ébranlé celles d'autrui « par la religion de l'athéisme ; » Gobel, qui les suivra à l'échafaud, n'y sera conduit, somme toute, que pour avoir foulé aux pieds sa crosse ; et quant à Chaumette, il est assez caractéristique qu'il se vit reprocher en plein tribunal par le président, Robespierriériste fervent, d'avoir démoralisé l'esprit public en supprimant les messes de minuit, le 23 décembre 1793.

Contre les Dantonistes, tels reproches n'étaient pas de mise : Danton lui-même avait, à la Convention, montré quelque dégoût pour « les mascarades » de la Raison. Contre eux, on ne vengea pas l'Être Suprême, mais « la Vertu. » N'ayant à formuler aucun reproche précis contre Danton, on l'accusa de conspiration réactrice, ce qui lui arracha ces magnifiques réponses où l'ironie se mêlait à l'indignation et qui font de son procès une des scènes les plus prodigieusement intéressantes de ce drame révolutionnaire ; mais on avait eu soin de l'entourer d'amis compromettants : Fabre, Chabot, Héroult et autres, dont « l'improbité » ou « l'immoralité » paraissaient établies. Ces « scélérats » salissaient le puissant tribun de leurs « vols » et de leurs « débauches. »

Et c'est pourquoi, lorsque, le 16 germinal, la tête de Danton roulait, douze jours après celle d'Hébert, dans le panier de Sanson, la Vertu était tenue pour triomphante et le Vice pour terrassé.

La veille de cette bataille décisive, Couthon avait écrit (il



était certainement l'écho de son milieu) : « *Si l'Enfer est contre nous, le Ciel est pour nous et le Ciel est maître de l'Enfer.* » La maison des Duplay devenait un Vatican contre lequel les portes de l'enfer ne pouvaient prévaloir.

## III

« Le ciel » étant resté « maître, » Robespierre paraissait désormais le chef incontesté. Les dogmes triomphaient avec le pontife. L'Europe (Sorel l'a admirablement montré), l'Europe, mal instruite de sa personnalité, crut qu'un Cromwell était né : de Vienne à Londres, de Pétersbourg à Naples, on affirmait qu'il allait mettre fin à la Révolution.

Il n'y songeait point. De cerveau médiocre et d'âme rétrécie, il n'était pas fait pour concevoir une grande tâche. Il ne pensait toujours qu'à s'assurer contre « ses ennemis, » — ceux de la République s'entend. Qui étaient-ils ? Son vicaire l'a proclamé à la Convention. Il faudrait reproduire ici le discours de Saint-Just où tient tout un programme, non de restauration, mais d'extermination : « *Ce qui constitue la République, c'est la destruction de tout ce qui lui est opposé. On est coupable contre la République parce qu'on s'apitoie sur les détenus ; on est coupable parce qu'on ne veut pas de la vertu ; on est coupable parce qu'on ne veut pas de la terreur...* » Chaque phrase livrait des centaines de têtes à Fouquier-Tinville. Ce jeune sectaire semblait, devant l'Assemblée terrifiée, faire manœuvrer le déclic d'une gigantesque guillotine.

La Terreur allait donc continuer, frappant pêle-mêle royalistes et républicains, anciens amis de la Reine et d'Hébert, de M<sup>me</sup> Roland et de Danton. C'est que Robespierre entendait étouffer dans le sang toute opposition.

Tout — une heure — lui sembla soumis. La Convention, en livrant Danton, s'était faite esclave. On y votait sans discussion et « avec un air de contentement, » sinon, dit Baudot, on était « l'objet de l'attention de Saint-Just comme du temps de Néron. » Il ne fallait point paraître triste ; on devait même se garder de sembler songeur. Barras cite ce député qui, s'étant vu regardé par Robespierre au moment où il paraissait rêver, s'écriait, terrifié : « *Il va supposer que je pense quelque chose !* » Billaud qui, au printemps de 1794, ne s'est pas encore séparé de



Robespierre au Comité, participe à sa mentalité absolutiste : prononçant un discours à la Convention, il s'interrompt brusquement et, impérieusement : « Je crois, s'écrie-t-il, qu'on murmure ; » un grand silence plana. Ce Comité, c'est un César à dix têtes qui, pour trois mois, est soumis à Maximilien.

Celui-ci en profitait pour faire rappeler les proconsuls détestés. Déjà Robespierre leur a substitué en province des *missi dominici* à lui, des agens nationaux qui, partout, entravent, puis démolissent l'œuvre des représentans en mission, envoient à Robespierre des rapports sur les « crimes » commis par ces « despotes » et grossissent les dossiers sous lesquels, avant peu, le maître compte bien écraser cette queue d'Hébert et de Danton. Le type de ces envoyés spéciaux est le petit Jullien ; cet adolescent fait, de Nantes à Toulouse par Bordeaux, une tournée qui pourrait bien coûter cher à ceux qui ont terrorisé « sans vertu. » A Lyon, à Marseille, à Toulon, Robespierre ne se fiera qu'à son frère Augustin, qui, déjà, dénonce l'improbité de Fouché, de Barras et de Fréron. Quand ceux-ci ont regagné Paris, fort inquiets, ils tentent de désarmer le César. Ils courent tous chez Duplay, prêts à toutes les soumissions, à toutes les capitulations : ils trouvent figure de marbre, suivant l'expression de l'un d'eux. Fixés sur leur sort, ils vont saper l'idole et feront Thermidor, mais pas un n'osera, avant le 8 thermidor, élever la voix à la Convention contre ce « tyran » qu'ils démolissent dans l'ombre.

La force du « tyran » est que, maintenant, il tient l'Hôtel de Ville : au « papa Pache, » maire de Paris, suspect d'Hébertisme, on a substitué une des créatures de Robespierre, Fleuriot-Lescot, et, à Chaumette, un homme de la maison Duplay, Payan ; la nouvelle Commune est toute « robespierriste. »

Tenant l'Hôtel de Ville, il tient également le tribunal révolutionnaire ; le président Dumas est à lui, à lui l'accusateur public Fouquier-Tinville. Et le jury ne paraissant pas assez pur, on l'épure : le menuisier Duplay y va exercer une grande influence ; les jurés sont la garde prétorienne du maître et le vont chercher chez Duplay pour l'escorter à la Convention. Il croit tenir l'armée, faisant trembler les généraux : tout à l'heure Hoche et Kellermann seront jetés en prison ; on ne choisit les commissaires aux armées que parmi les amis de Robespierre (mauvaise manœuvre au surplus qui laissera dégarnie, en Ther-

midor, la gauche robespierriste). Maximilien, par ailleurs, a sous la main la pépinière du futur état-major, cette *École de Mars*, fondée depuis peu et où vingt-cinq jeunes gens, vêtus à la romaine, reçoivent la visite du Maître avec un enthousiasme que nous a dit l'un d'eux : Le Bas dirige de haut ces jeunes prétoriens. Au surplus, le « général » Henriot livre l'armée de Paris, ce misérable Henriot qu'on appelle couramment dans le peuple « la bourrique à Robespierre. » La propriété rassurée et la religion vengée ont foi en celui-ci : les députés de la Plaine, un Boissy d'Anglas, un Durand de Maillane ont peine à ne lui être pas reconnaissans d'avoir abattu les énergiques de la Révolution intégrale, et l'évêque Grégoire d'avoir ressuscité Dieu.

Et puis, — et cela maintenant se dit et se redit, — il est « l'homme de la vertu. »

Jamais la vertu ne fut plus magnifiée. Certes, Robespierre n'a fait qu'emprunter le vocable à la phraséologie sentimentale de Rousseau et de vingt autres ; tous les tribuns des assemblées, tous les orateurs des clubs, tous les commissaires dans les départemens l'ont employé à satiété ; Mirabeau, l'homme le plus immoral de son époque, a tonné au nom de la vertu, et c'est pour « le triomphe de la vertu » que Carrier a noyé, Barras et Fréron fusillé, Fouché et Collot mitraillé, Le Bon guillotiné. Tallien, oui Tallien, a parlé au nom de la vertu, et n'est-ce point la citoyenne Theresia Cabarrus, future citoyenne Tallien (on ne s'attendait guère à la trouver en cette affaire), qui, dans une adresse à la Convention du 5 floréal, dit par quels exercices « on exercera les jeunes filles à la vertu ? »

Mais voici l'apothéose de la vraie vertu après l'écrasement du vice hypocrite. Et soudain le pays devenu « spartiate » est tenu à la vertu. Dès le 16 germinal, la Convention vote un décret exigeant que chacun de ses membres rende un compte moral de sa conduite pour s'assurer « qu'il n'est devenu plus riche qu'en vertus. » Grand exemple. Couthon a écrit : « Qui dit démocratie dit gouvernement vertueux par essence. » L'heure est venue, dira-t-il encore (cette fois à la tribune), de vouer « *au mépris public... tous les êtres improbables et immoraux ;* » et voici des précisions : il va falloir particulièrement proscrire « *le con-*

*cubinage honteux qui relâche les liens sacrés du mariage.* » Qu'on ne croie pas à de simples formules. Voici telle Société populaire, celle de Provins, qui entend être chaudement félicitée, ayant fait conduire en prison « l'instituteur coupable d'avoir trop tardivement régularisé sa liaison. » Rien ne vaut un petit fait de cette espèce.

Maximilien qui nettoie le Palais-Royal, faisant rentrer les filles et sortir les joueurs, Maximilien lui-même continue à pratiquer la vertu au sein d'une vertueuse famille. Sa chambre bleue — vraie Mecque de la nouvelle religion, — est l'asile des vertus austères. Un jour, il dit à Robert Lindet : « Nous voulons fonder Salente. »

Salente sanglante ! Depuis que Robespierre a écrasé les indulgens, Fouquier-Tinville ne se possède plus : il crie, peste, plaisante, s'affaire, presse tout son monde. Il a exhorté le prudent Dumas « à serrer la botte aux bavards, » grâce à quoi les audiences vont vite. On condamne, tel jour, vingt-trois prévenus sur l'audition d'un seul témoin. » L'accusateur qui a toujours barboté dans le sang avec agrément, s'exalte, tout joyeux : « *Les têtes tombent comme des ardoises.* » Mais il espère mieux : « La semaine prochaine, j'en déculotterai trois ou quatre cents. » « *Il faut,* a déclaré Robespierre, *que le tribunal soit actif comme le crime et finisse tout procès en vingt-quatre heures.* » On les finit en vingt-quatre minutes.

Contre les prévenus les plus disparates, ci-devant grands seigneurs et domestiques, petits boutiquiers et religieuses, anciens membres de la Commune et marquises de Versailles, prêtres et magistrats, artisans et courtisanes et dans ce pêle-mêle Gobel, Chaumette, Lucile Desmoulins, Malesherbes, Lavoisier, le général Dillon, la duchesse du Châtelet, la veuve Hébert, Madame Élisabeth, griefs sommaires : *complot liberticide*, mais plus souvent l'accusation vague et commode : « *a dépravé les mœurs,* » — ce qui cadre bien avec le règne de la vertu ; et l'on voit bien comment la Sainte-Amaranthe, rasflée, dit Beugnot, avec tout son cercle, a dépravé les mœurs, mais Madame Élisabeth et Malesherbes ?

En tout cas, des « scélérats, » « dépravateurs des mœurs » emplissent sans cesse les prisons, que sans cesse on vide. A la veille de Thermidor, André Chénier et Antoine Roucher, Garat et Beauharnais, Hoche et Kellermann, les peintres Suvée et



Robert, les comédiens du Théâtre-Français sont en prison pêle-mêle avec Therezia Cabarrus, Aimée de Coigny, Joséphine de Beauharnais, des représentans des trois Assemblées révolutionnaires et tout le d'Hozier français. Et tout ce monde a plus ou moins contribué à « dépraver les mœurs, » tout en menaçant la liberté.

En province, sous les commissaires robespierristes comme naguère sous les représentans hébertistes, les massacres continuent et les arrestations. Au 9 thermidor, il y aura 1000 personnes dans les prisons d'Arras, 3000 dans celles de Strasbourg, 1500 dans celles de Toulouse, — à Paris environ 7000, — victimes vouées à la mort pour que triomphe la vertu.

Il faut cependant « une sanction » à cette vertu, — c'est la théorie de Couthon. Il faut un ciel: il faut un Dieu. Tallien ricanera, le 11 thermidor, que « ce petit Robespierre » eût « déplacé l'Éternel pour se mettre à sa place. » En attendant, il achève de le restaurer.

Le 17 germinal, Couthon vient annoncer à la Convention que le Comité prépare une fête de l'Être Suprême. Commentant son propre discours, il écrit, le 21: « C'est un besoin pour les âmes pures de reconnaître et d'adorer une intelligence supérieure. » Évidemment, qui n'éprouve pas ce besoin est « impur. » Du reste, on doit à Dieu ces hommages: n'est-ce pas « grâce à la Providence qui veille sans cesse sur nos destinées » que « ces monstres, » Hébert, Danton, ont été abattus? Oui, le Très-Haut veille sur Robespierre: Dieu est robespierriste, — tout comme Fleuriot-Lescot, Fouquier-Tinville et le général Henriot. « Dieu nous bénit, » écrit Couthon le 12 floréal.

Le 18 floréal, le grand prêtre lui-même lance une encyclique: il vient lire son fameux discours sur *les rapports des idées religieuses et morales avec les principes républicains* où tient toute la pensée du règne: il faut replonger « le vice dans le néant » et comme il est impossible à Maximilien d'oublier ses ennemis, même lorsqu'il les a fait guillotiner, il entend vouer à l'exécration ces athées: Vergniaud, Hébert, Danton, étrange triumvirat auquel il oppose (facilement, puisqu'ils ne sont plus là pour répondre) ce déisme qui fut la religion de Socrate et celle de Léonidas, — imprévu rapprochement.

Quoi qu'il en soit, Robespierre obtint sans peine le vote du décret qui, sanction de son discours, établissait en France comme culte officiel celui de l'Être Suprême et de toutes les vertus.

Discours et décret mirent le comble à l'exaltation mystique du monde robespierriste. De sa voix « cristalline » qui toujours semblait mouillée de larmes, Couthon en fit, aux Jacobins, telle apologie que le club acclama « avec transports » Dieu et son prophète : la société avait compris que l'athéisme « desséchant le cœur » eût fait de la France « un peuple d'esclaves. » Il est vrai que l'adresse de félicitations adressée par la Société à la Convention parut évidemment d'un style trop religieux au président, Lazare Carnot, l'homme le moins mystique du monde, qui l'accueillit assez sèchement le 27 floréal, — ce qui le rendit incontinent suspect de libertinage.

Mais les subalternes, au contraire, exagéraient les formules. A lire les proclamations et lettres des amis de Robespierre, on reste stupéfait. Vit-on sous une théocratie mystique ou sous une république philosophique ? Les soldats qui sont en train de défendre la République et se font tuer pour elle n'ont été, — qui le croirait ? — inspirés que par le désir de « s'élançer dans le sein de la divinité. » C'est le jeune Jullien qui vient l'affirmer au club. Le Dieu des armées ressuscite donc, et voici que le Dieu de la Nature à son tour vient à la rescousse : le maire robespierriste prévoit de riches moissons. Fleuriot-Lescot n'a consulté ni les savans, ni les agronomes ; mais « l'Être Suprême, assure-t-il aux Parisiens... a commandé à la nature de vous préparer d'abondantes récoltes. Il vous observe, crie-t-il encore à ses administrés, soyez dignes de lui ! »

Les Parisiens se rendaient dignes de lui en préparant la Fête de l'Être Suprême.

Elle devait être l'apothéose du nouveau vicaire des Croyans.

Il ne lui manquait qu'un attentat pour corser l'apothéose : l'attentat vint à point. Une enfant fut saisie dans la cour des Duplay, porteuse de deux petits couteaux. On voulut que ce fût une Charlotte Corday : l'Incorruptible allait être égorgé. La petite Cécile Renault fut conduite à l'échafaud avec 53 « complices » qui jamais ne l'avaient vue, revêtus du voile

noir du *parricide*. Maximilien n'était-il pas le père de la Patrie?

Le 16 prairial, pour qu'il pût présider officiellement la fête du 20, il fut porté à la présidence de la Convention. Quelques ennemis, perfidement, l'y poussèrent, espérant rendre tangible cette dictature pour l'en mieux incriminer le lendemain. Car, cauteleux à son ordinaire, il régnait jusque-là sans se mettre tout à fait en avant, lançant Couthon, Saint-Just et les autres, faisant agir ses ressorts à l'État-major, à l'Hôtel de Ville, à la Convention, au Comité, sans prendre visiblement la tête. On voulait le faire monter au Capitole une bonne fois, pour qu'il y trouvât la Roche Tarpéienne.

David préparait la fête : il était le décorateur officiel, le ministre des Beaux-Arts de Maximilien. Marie-Joseph Chénier avait reçu commande de l'hymne que Gossec devait orchestrer. Mais Marie-Joseph avait blessé le maître en fournissant des hymnes à Chaumette. Il fut jugé indigne : le Pontife en était déjà aux excommunications majeures. Méhul et Gossec, pourvus d'une cantate orthodoxe, s'en allèrent, chaque soir, faire exécuter dans les sections le chant sacré, si bien que Paris, — le Paris sceptique et narquois que nous savons, — fut, une semaine durant, occupé à répéter, sur un mandement suivi d'un dispositif, un cantique au bon Dieu. On croit rêver.

M. Tiersot, après M. Aulard, a tracé un tableau fort pittoresque et des plus détaillés de la fête. Je n'en retiendrai que quelques traits.

Sous le ciel de juin, éclatant et propice (toujours « l'œil bienfaisant » que Couthon voit fixé sur lui et ses amis), le sol jonché de roses et les maisons tapissées de feuillage, les cloches échappées aux exécutions de Chaumette sonnent l'*Alleluia*, tandis que, les tambours battant, le canon tonne ; le peuple « enrégimenté » en un chœur gigantesque s'achemine vers les Tuileries, par terre immense et fleuri, car les hommes portant des branches vertes, les femmes élèvent des corbeilles aux mille nuances, « coup d'œil ravissant, de femmes en blanc couronnées de roses, » dit une spectatrice, M<sup>lle</sup> Fusil. (Notons qu'à deux pas de là, place de la Révolution, de l'autre côté de la grille, le pavé restait rouge du sang de la veille et prêt à recevoir celui du lendemain.)

Devant le Château, la Convention est massée, elle aussi fleurie, car chaque représentant porte à la main un bouquet



d'épis, de fleurs et de fruits. Au centre du bassin des Tuileries, le monument allégorique, la Sagesse terrassant l'Athéisme.

Chacun prenant place, Robespierre déjeunait au Château où, deux ans après l'éviction des Bourbons et cinq ans avant l'installation de Bonaparte, il représente seul, pour une heure, une manière de souverain. Il en avait conscience. Était-ce joie ou inquiétude, sa voix tremblait, ses propos étaient entrecoupés. Vêtu de son habit bleu barbeau, — déjà célèbre, — la culotte de nankin bien tirée sur le bas de soie blanc, il portait avec une sorte de solennité l'écharpe et le panache aux trois couleurs. L'orgueil, vraiment, pour la première fois, lui fit perdre la tête et s'évanouir un instant son heureuse cautèle. Lorsqu'il saisit l'énorme bouquet qu'Éléonore Duplay lui avait préparé, il ressentit évidemment l'exaltation d'un pontife, maître des âmes.

Il était midi. Il parut au balcon, gagna l'estrade, se mit à la tête de la Convention qui, elle, avait attendu (c'était cependant le Souverain). De cette estrade, chaire ou trône, il prononça un long discours, rapsodie dont, pour être tout à fait dans la note (le fait a été récemment révélé), il avait prié un brave prêtre, vieux courtisan au demeurant, l'abbé Porquet, de lui composer le texte. Le sermon fini, cent mille voix entonnèrent l'Hymne au Très-Haut, « Père de l'Univers. »

Une heure après, l'énorme procession s'épanchait au Champ-de-Mars, au son des fanfares. Là encore, au milieu de groupes sentimentaux, mères tendres, pures jeunes filles, vieillards vénérables, soldats héroïques, tous pourvus d'attributs et décorés de fleurs, Maximilien pontifia. A la tête de l'Assemblée, il escalada la Montagne artificielle où, grottes, arbres, galeries, temple s'étagaient. L'immense chœur, derechef, s'était reformé que dirigeait le vieux Gossec. Maximilien était maintenant au sommet comme Moïse au Sinaï : l'Hymne montait vers lui et des nuages d'encens l'entouraient. Alors lui qui, à travers les déceptions, les querelles, les injures, les tendresses, les émeutes, les succès, les révolutions, était toujours resté impassible ou sombre, lui qui ne semblait pas savoir sourire, s'épanouit à cette heure brève. Un rêve se réalisait : le pontife, — une minute, — dut se croire Dieu.

## IV

Une minute, il avait perdu de vue son plan de conquête sans tapage ; il était perdu. Il n'entendit pas que, derrière lui, des imprécations grondaient, partant des rangs de la Convention oubliée. Les ennemis soulignaient de murmures l'imprudence de l'homme.

Le soir même, la *Décade* osa plaisanter en termes acerbes la nouvelle religion d'État, et lorsque Maximilien, encore grisé, se rendit aux Jacobins pour y triompher, il s'y heurta à la morne figure de Joseph Fouché.

Par un hasard, ce « déchristianisateur » était président du club, où, déjà avisé, il avait cru trouver une place de sûreté. Il affecta, à la vérité, de s'associer à la joie générale, mais, après quelques phrases banales, il ajouta : « Brutus rendit un hommage digne de l'Être Suprême en enfonçant un poignard dans le cœur d'un tyran. Sachez l'imiter. » Robespierre comprit : il le montrera bien lorsque, quelques jours après, il désignera Fouché comme le chef d'une conspiration tramée contre lui. Mais on avait applaudi la phrase audacieuse du président. Robespierre avait commis sa première faute.

Il ne lui en fallait plus commettre. On le guettait. Tout un groupe se tenait pour condamné par le règne de la vertu. C'étaient ceux qu'autour de Robespierre, on appelait « les pourris, » proconsuls qui avaient fait de l'or dans le sang. C'étaient aussi les athées, la queue d'Hébert, particulièrement ce « misérable Fouché. » Il en fallait (le mot revient dans les discours du groupe) « purger » la Convention.

C'est le surlendemain de l'algarade de Fouché, le 22 prairial, que surgit inopinément la proposition Couthon, destinée à livrer à Robespierre ses derniers ennemis. « *Toute lenteur est un crime, toute formalité un danger public ; le délai pour punir les ennemis de la patrie ne doit être que le temps de les reconnaître.* » Les prévenus n'auront plus d'avocats et le jury par ailleurs jugera en masse les accusés. Plus d'« espèces ; » une seule inculpation ; seront déclarés ennemis du peuple « tous ceux qui cherchent à anéantir la liberté soit par la force, soit par la ruse. »

C'est la dictature de l'accusateur public et du juge ; mais on sait bien qui tient juge et accusateur. Ce n'est pas tout, et voici

où se trahit le vrai dessein : jusqu'à cette heure, les représentans, — de Vergniaud à Danton, — n'ont pu être traduits devant le tribunal que sur l'autorisation de l'Assemblée; désormais ils le pourront être sur l'ordre seul des comités. L'article est pour Legendre, Fréron, Tallien, Barras, Fouché et cinquante autres. Les « ennemis » comprirent. « Si cette loi passe, s'écrie Ruamps, il ne me reste plus qu'à me brûler la cervelle. Je demande l'ajournement. » Des voix nombreuses le soutinrent.

Alors Robespierre, blême de colère, se leva. Il voulait sa loi, ses têtes : « Depuis longtemps, la Convention discute et décrète, parce que, depuis longtemps, elle n'est plus asservie qu'à l'empire des factions. » Il demande que, sans s'arrêter à la proposition d'ajournement, la Convention discute jusqu'à huit heures du soir, s'il le faut, le projet de loi qui lui est soumis.

Quel pouvoir d'hypnose exerçait cet homme? Les opposans tremblans se turent. Une demi-heure après, la loi de mort était votée.

Maximilien partit, croyant tenir ses vengeances. Mais, dès le lendemain, l'Assemblée, soulevée, derechef s'insurgeait. Bourdon de l'Oise et Merlin obtenaient que, d'un trait de plume, on rayât l'article relatif aux représentans. Ces malheureux voulaient bien livrer la France, mais ils ne voulaient pas se livrer.

Robespierre tenait à l'article plus qu'à toute la loi. Il osa venir réclamer ces têtes qui se disputaient à lui. « Des intrigans, dit-il, s'efforçaient d'entraîner la Montagne, de s'y faire les chefs d'un parti. » — « Nommez-les! » criaient les malheureux au comble de l'angoisse.

Il eût dû les nommer : dans l'état de terreur folle où se débattait la Convention, elle eût encore livré les têtes nommément désignées. Maximilien commit la faute de laisser planer les craintes sans rassurer la masse. « Je les nommerai quand il le faudra. » Mais il avait parlé, son œil vert fixé sur la Montagne. On s'inclina : l'article mortel fut rétabli.

Le soir même, Robespierre, qui tenait sa loi, entra en campagne. La présence de Fouché au fauteuil des Jacobins était un scandale qui avait trop duré. Robespierre l'en fit chasser, ce soir du 23 prairial. L'autre s'éclipsa, restant désormais dans l'ombre où il tendit ses rets.



Ces six semaines, — du 23 prairial au 8 thermidor, — sont affreuses. Le pays connut l'extrême Terreur : à Paris 40, 50, 60 têtes parfois par jour. « Boucherie, » dit M. Aulard. Le mot est juste.

Paris, rempli des « officieux » de Robespierre, était sous la surveillance d'une effroyable police. On craignait tout, le bruit d'une porte qui s'ouvrait, un cri, un souffle. Les salons étaient déserts, les cabarets vides : les filles ne descendaient plus au Palais-Royal où, — chose inouïe, — la vertu régna. Sous le soleil de Messidor, la ville morne attendait : Quoi ? Tous redoutaient tout, des sacristies aux lupanars.

Les députés ne venaient plus aux Tuileries, craignant d'y trouver une souricière : Prieur fut élu président par 94 voix. Les députés ne couchaient plus chez eux. Parmi ceux qui venaient, dit Thibaudeau, « des timides erraient de place en place, d'autres n'osaient en occuper aucune, s'esquivant au moment du vote. » C'était la Convention-géante, l'Assemblée qui avait vaincu l'Europe, la Représentation nationale. Déjà Cromwell pouvait, du pavillon de Flore, apercevoir son Parlement croupion.

Il semblait vraiment régner sur un monde aplati : Barras, lors d'une suprême démarche, avait trouvé chez Duplay le général Brune, — le futur maréchal, — épiluchant les légumes avec la femme du menuisier. On voit aussi chez le menuisier favori le conventionnel Curée, le futur tribun sur la proposition duquel l'Empire sera un jour proclamé et qui, à plat chez Robespierre, s'exerce à la servitude.

Mais, dans l'ombre, les « pourris » agissaient. Puisqu'ils ne pouvaient entraîner la Convention contre les comités, ils avaient entrepris de disloquer les comités. Au Comité de Salut public, Collot d'Herbois, Barère, Billaud-Varenne, Carnot, Prieur, Lindet, — à des titres divers, — se croyaient menacés, à voir l'exclusive faveur de Couthon et Saint-Just ; et le Comité de Sûreté générale presque tout entier se laissait entraîner contre Robespierre. Beaucoup, après tout, parmi les membres des comités n'avaient serré les coudes que devant l'absolue nécessité de préparer d'accord la résistance aux ennemis de la Patrie. A certains d'entre eux le salut public avait paru justifier leur dictature collective et leur imposer l'union. Mais les frontières étaient définitivement reconquises : la victoire de Fleurus, dont la nouvelle éclate à Paris en messidor, est le couronnement d'éclatans

succès, et chaque succès, en diminuant le péril extérieur, dispose à trouver plus abusive la dictature intérieure et moins nécessaire l'union du comité. Ce « salut public » n'apparaît plus que comme un audacieux prétexte à la dictature, non plus d'un comité, mais d'une coterie et bientôt d'un homme. « Les victoires s'acharnaient contre Robespierre, » écrira Barère. Aussi Saint-Just recommandait-il à celui-ci de « les faire moins mousser à la tribune. »

Parmi les membres des comités d'autre part, certains se sentaient froissés ou menacés, les uns par l'éclatante réaction spiritualiste, les autres par l'insupportable puritanisme de la vertu. Si Carnot et Lindet goûtaient peu la nouvelle religion d'État, un Collot d'Herbois n'était point une rosière, et le vieux Vadier, qui parlait de ses « soixante ans de vertu, » les couronnait par d'étranges débauches. Si on faisait décidément passer la vertu des phrases de tribune aux réquisitoires de l'accusateur, la vie devenait instable.

La morgue pédante de tout l'état-major robespierriste exaspérait : le larmoyant Couthon était insupportable, moins cependant que l'arrogant Saint-Just. Le caractère pontifical de Robespierre faisait sourire ce vieux pitre de Vadier : à la Sûreté générale, il avait saisi les fils d'une affaire dont il entendait faire une machine de guerre. Une folle, Catherine Théot, se disait mère de Dieu : elle prédisait la venue d'un nouveau messie ; ce nouveau messie, ne serait-ce pas Robespierre ? Vadier croyait le démêler dans les propos extravagans de la prophétesse. Il compromit Robespierre en en faisant partout des gorges chaudes. On ricana. La force de Robespierre était d'avoir imposé à tous la gravité tragique. Mais, vraiment, on en avait assez en France. Du jour où le ridicule retrouvait ses droits, Robespierre était perdu.

Les ennemis à l'affût, Tallien, Fouché, comprirent qu'ils n'avaient qu'un parti à prendre pour se sauver : agrandir les fissures qui couraient le long du bloc jusque-là si ferme des comités. Ils s'y appliquèrent. Ils y devaient réussir. Les 8 et 9 thermidor, le bloc tombera en pièces et écrasera sous ses morceaux les missionnaires de la Vertu, les apôtres de l'Être Suprême, Maximilien en tête.

En réalité, la dictature de la Vertu avait lassé. Notre joyeux pays se laisse impressionner, une heure, par les professeurs de moralité. Encore faut-il que ces professeurs ne coiffent point trop ostensiblement la tiare et ne transforment pas la tribune en chaire pontificale.

La chute de Robespierre sera très nettement marquée par une réaction de débauches. Lui le prévient et le prédit. « Les brigands triomphent ! » s'écriera-t-il le 9 thermidor. Quelques momens après, hagard, accablé, près d'être arrêté, il essaiera de faire front, il se tournera vers le Centre et tendant les bras aux gens du Marais, il criera : « Hommes purs ! hommes vertueux ! c'est à vous que j'ai recours ! » L'un de ces hommes, Durand de Maillane, lui répondra : « Scélérat, la vertu dont tu profanes le nom doit te traîner à l'échafaud. »

Que la réponse ait été le lendemain imaginée par le bon Durand ou qu'il l'ait prononcée, elle s'imposait. L'avant-veille même, 36 personnes avaient péri, dont André Chénier, le pur poète et, la veille, 55, parmi lesquelles 19 femmes ; et demain Hoche allait périr à son tour, — toujours au nom de « la vertu. » Vraiment cette « vertu » coûtait trop cher.

N'importe : soyons persuadés que Robespierre se croira sincèrement, le 9, victime de « brigands, » ainsi qu'il le dit. Jusqu'au bout, l'homme gardera une sincérité qui fait frémir. Au service d'un cœur de marbre et d'un esprit étroit, telle sincérité équivalait à la pire férocité. En tous cas, elle avait abouti au plus effroyable des régimes. Au plus étonnant aussi : des mois durant, la France aura connu et subi le système qu'elle détestera toujours comme le pire des despotismes : une théocratie fondée sur la morale. Le verbe de Rousseau aura donné naissance à la dictature de Calvin doublée de celle de Torquemada. « C'est ainsi, écrivait Saint-Just à Robespierre, que se gouverne un État libre. »

LOUIS MADELIN.

